

OURANIA DE J. M. G. LE CLÉZIO: UNE UTOPIE HISTORISÉE, UN ROMAN POLITIQUE

Marina SALLES*

- **RÉSUMÉ:** Le Clézio qui, on le sait, se tient volontiers dans «la forêt des paradoxes», publie *Ourania*, une utopie littéraire, en 2006, quand l'effondrement des dernières utopies avec la chute du Mur de Berlin a rendu ce genre obsolète. Il n'imagine pas au demeurant une utopie abstraite, un «ou-topos», mais présente une utopie «historisée», inscrite dans le Mexique contemporain, à l'ère de la domination reaganienne et de la Guerre civile au Salvador. Cet article se propose d'analyser comment cette mise en contexte géographique, économique et historique – une topographie symbolique, le procès des effets du capitalisme dans un pays émergent et la mise en cause du mythe de la Révolution – infléchit la parole sur l'utopie et confère au roman de Le Clézio une résonance politique et humaniste très actuelle. Entre rêve et réalité, l'utopie humaniste de Le Clézio affirme le pouvoir de résistance au désenchantement de la littérature.
- **MOTS-CLÉS:** Utopie. Histoire. Capitalisme. Révolution. Désenchantement. Pouvoirs de la littérature.

Les utopies naissent généralement dans des contextes politiques et sociaux problématiques ou désenchantés, en «mal d'avenir» (AUGÉ, 2005), car elles ont la double fonction d'élaborer la critique de ce qui existe et d'alimenter le désir d'émancipation. «Nous n'agissons que sous la fascination de l'impossible: autant dire qu'une société incapable d'enfanter une utopie et de s'y vouer est menacée de sclérose et de ruine», écrit Cioran (2005, p.100). Les crises qui ont secoué le XXe ont plutôt inspiré des dystopies politiques ou scientifiques: du sombre tableau Orwellien d'un totalitarisme mondialisé (1984) aux univers désabusés de Michel Houellebecq (*Les particules élémentaires* ou *La possibilité d'une île*). Entre Histoire et conte, lucidité et messianisme, rêve et réalité, Le Clézio, dans son roman *Ourania* (2006a), ose renouer avec le genre de l'utopie. Non que la notion d'utopie soit une nouveauté dans son œuvre, comme l'a montré l'étude de Jacqueline Dutton (2003). Mais il n'est pas indifférent que ce soit en 2006, en ces temps de relâchement du tissu social, d'affaiblissement des idéaux collectifs et de peur d'une mondialisation mal contrôlée, que l'auteur du *Procès-verbal* ait choisi

* Université de Nantes. Chercheur associé au Centre de Recherches en Histoire Internationale et Atlantique - CRHIA, Laboratoire de Recherche des Langues, Lettres, Arts et Sciences Humaines - (FLASH). La Rochelle – France. Cedex1 – marina.salles@wanadoo.fr

de donner un cadre spatio-temporel concret et réel au rêve de ses personnages antérieurs de voir advenir un monde meilleur, des relations plus authentiques entre les hommes. Daniel Sillitoe, un jeune géographe, traumatisé par la guerre et la disparition de son père, est envoyé dans l'Ouest mexicain afin de dresser la carte pédologique de la vallée du Tecaltepec. Parti pour explorer un paysage, il rencontre des «visages». Des hommes et des femmes, Dahlia, Raphaël et Lili de la lagune, le conduisent à interrompre sa mission et l'introduisent simultanément dans la réalité brutale du pays et au cœur de deux utopies complémentaires: L'Emporio, une «Thébaïde», et Campos, une sorte de phalanstère, une communauté néo-hippie qui expérimente au quotidien des façons de vivre en marge du modèle dominant. Bien qu'elles décrivent un monde autre, les utopies portent nécessairement les marques de leur temps. Nous avons pu montrer ailleurs comment Le Clézio inscrit dans la thématique et la forme de ses romans les conditions historiques, culturelles et scripturales dont il hérite (SALLES, 2006). C'est ainsi qu'*Ourania* présente non une utopie abstraite avec un programme de société idéale, mais, en accord avec la modernité, des utopies incarnées, «historisées», inscrites dans un contexte géographique et historique précis, inspirées par des expériences réelles: «[...] de récentes tentatives communautaires au Brésil, aux États-Unis, au Belize» (LE CLÉZIO, 2006c, p.87). Or, si l'ouvrage a été étudié dans ses liens intertextuels avec *L'Utopie* de Thomas More¹, dans sa dimension oedipienne et ses rapports avec le chamanisme (THIBAUT, 2009), il n'a guère été examiné en revanche sous l'angle de son inscription dans l'histoire contemporaine du Mexique, de l'Amérique latine et de la France. Je me propose donc de montrer comment le choix de cette mise en contexte, géographique, économique et historique, infléchit le discours sur l'utopie et donne au texte de Le Clézio une vive et actuelle résonance politique.

Une topographie symbolique

Le Clézio ne retient pas la règle d'exterritorialité qui, en accord avec l'étymologie du mot «ou-topos» (nulle part), situe l'utopie hors de l'espace et du temps réels, dans un passé (L'Atlantide) ou un avenir lointains, le plus souvent dans une île inconnue (Utopia), une cité radieuse (Campanella), une terre inatteignable (l'Eldorado de Voltaire), lui conférant cette dimension fantasmatique. Contrairement à ce que laissaient attendre ses précédents livres qui situaient généralement sur une île le paradis espéré (*Le Chercheur d'or*, *La Quarantaine*), Le Clézio (2006a, p.27) place son utopie au cœur d'une vallée du Mexique, dans «un pays inquiétant, un pays pour aller d'un monde à un autre monde». Et pour la première fois, un roman leclézien a totalement pour cadre ce Mexique si cher au cœur de l'auteur qui peut en évoquer à loisir les senteurs, la lumière sur les volcans, les villes métissées, les contrastes, la douceur et la violence, les musiques (la «*Sandunga* chère à Frida

¹ Sur l'influence de Thomas More, voir C. Cavallero (2008).

Kalho) et *Clavelito*, «un air de la meseta tarasque») (LE CLÉZIO, 2006a, p.118-236). Rien de surprenant à cela: les essais *Hai*, *Le Rêve mexicain*, *Trois villes saintes*, *La Fête chantée* montrent combien la rencontre avec les civilisations du Mexique précolonial ont alimenté la réflexion de Le Clézio sur d'autres modèles de société, d'autres rapports au temps, au corps, à l'environnement, à l'art². Mais si l'auteur choisit comme cadre de son utopie un lieu réel, la configuration romanesque le transmue en espace symbolique.

La vallée est décrite comme un lieu originel. C'est dans cet endroit riche d'une terre – le chernozem – «noire comme devait l'être la terre du jardin d'Eden» que, dix mille ans plus tôt, des hommes et des femmes «inventaient les plantes qui nourrissent le monde aujourd'hui, le maïs, la tomate, le haricot, la courge, la patate douce et la chayote» (LE CLÉZIO, 2006a, p.79). Une manière pour l'auteur de rappeler ce que l'humanité tout entière doit à ce berceau des Purepecha dont elle semble avoir oublié l'existence. L'extrême fertilité de ce sol«qui contient plus de 10% d'humus» (LE CLÉZIO, 2006a, p.76) a favorisé, à l'époque contemporaine, le développement d'une monoculture de la fraise au profit de puissantes firmes américaines comme «la Strawberry Lake, les confitures Mac Cormick»(LE CLÉZIO, 2006a, p.50). Mais cette vallée est aussi «le pays rêvé pour les utopies». «C'est hors du temps, c'est un peu nulle part», observe le fondateur de l'Emporio en rappelant l'expérience de Don Vasco de Quiroga, le premier évêque du Michoacán, qui «[...] aréalisé à la lettre l'*Utopie* de Thomas More, et a mis en application tous ses principes, dans un village sur le bord du lac de Patzcuaro, à Santa Fe de La Laguna [...]» (LE CLÉZIO, 2006a, p.65). Cette «Athénée» a aussi pour modèle la communauté intellectuelle fondée par Don Luis Gonzales historien mexicain, auteur des *Barrières de la solitude*³, créateur d'universités populaires (LE CLÉZIO, 2006a, p.61) et à qui *Ourania* est dédié *in memoriam*.

Le cadre éclaté de l'Emporio reflète les dissensions sociologiques, idéologiques et esthétiques entre ses membres. D'un côté les «anthropologues», des universitaires imbus de la supériorité de leur discipline – «la reine des sciences humaines» –, venus de la capitale chercher «la prospérité», «la notoriété», se sont installés sur une colline caillouteuse, version dégradée du Mont Parnasse, où le chef du centre a construit «une thébaïde»: «un édifice hexagonal⁴ comportant un patio en son milieu, divisé en cellules de méditation et de travail pour les futurs étudiants.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.64, 40, 38). De l'autre, les historiens, généralement originaires de

² Cf. Le Clézio (1997a). Sur les liens de l'utopie leclézienne avec les sociétés précolombiennes, voir Isabelle Constant,(2009).

³ Paris: Plon, coll. Terre humaine, 1977.

⁴ On se souvient que la Bibliothèque de Babel de Borges se composait de galeries hexagonales, car«Pour les idéalistes, les salles hexagonales sont une forme nécessaire de l'espace absolu[...]» Borges (1988, p.72).

la vallée, ont investi les maisons magnifiques mais sans confort du centre historique de la ville coloniale, déserté par les «nouveaux riches» qui installent à la périphérie le luxe «kitsch» de leurs «villas californiennes», de leurs «châteaux néo-gothiques» (LE CLÉZIO, 2006a, p.59). L'architecture a partie liée avec l'utopie car elle inscrit dans l'espace le projet éthique, social et politique de la communauté⁵. Un diptyque oppose l'architecture authentique du centre des historiens et «le style faussement rustique» (LE CLÉZIO, 2006a, p.49) de la tour du chef des anthropologues. L'intérêt pour le passé a conduit les premiers à élire une vaste bâtisse coloniale avec «un grand porche que fermaient des grilles espagnoles», de «[...] hautes pièces en enfilade, des fenêtres ouvrant sur un patio d'orangers et agrémenté d'une fontaine d'azulejos.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.61). Les anthropologues, davantage tournés vers la modernité, peuplent la colline de constructions de mauvais goût inspirées de l'architecte mexicain, Barragán. Et la tour de Menendez, le chef du centre, trahit l'esprit de domination avec «[son] portique prétentieux, une sorte d'arche en pierre, munie d'une porte à deux battants en bois verni, garnie de clous de cuivre.» (LE CLÉZIO, 2006a, p. 49). La structure de la ville en cercles concentriques, un des invariants du site utopique, voit son symbolisme dégradé puisqu'elle signifie non la perfection de l'organisation mais la ségrégation sociale. La traversée de chacun de ces cercles conduit le héros, comme une descente aux enfers, jusqu'aux bas-fonds: le campement anarchique des «parachutistes» installés dans des bidonvilles le long du canal et de la voie ferrée, la «Zone rouge», cette «plaie du Mexique actuel» (LE CLÉZIO, 2006b), «la zone de tolérance, là où se trouvent tous les bordels de la région.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.46). Dans ce quartier «minable», excentré, les maisons de plaisir aux «noms ronflants[...]»: Miramar, Paraiso, jardin la California, jardin Camelia, Salon de fiestas Leti, Pinocchio», se sont établies dans des jardins qui évoquent une sorte d'âge d'or, celui du «[...] charme de la Vallée du temps où la vie était paisible, où la ville était entourée de propriétés rurales.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.68, 70).

La description de l'emplacement de Campos retient les schèmes de clôture, d'isolement, d'inaccessibilité propres à l'utopie classique. Le site, qui correspond à une ancienne réduction jésuite, détruite en 1920, est celui d'un petit village en haut d'une route abandonnée envahie par les mauvaises herbes et les ronces, cerné de montagnes qui «font une barrière» (LE CLÉZIO, 2006a, p.93). On note que le héros narrateur ne parvient pas à entrer dans Campos dont il ne connaîtra l'organisation et le fonctionnement que par le texte de Raphaël. Tout juste réussit-il à s'en approcher, à en percevoir la rumeur et, avec cette intuition prémonitoire qui caractérise certains personnages lecléziens, à en pressentir la fin prochaine, «[...] comme [s'il] était devant un lieu menacé, sur lequel planait la promesse d'une

⁵ On songe par exemple Arc-et-Senans une ville modèle circulaire construite autour de la saline royale par l'architecte Nicolas Ledoux au XVIIIe siècle, qui rationalise les déplacements et la surveillance des travailleurs. Sur cette question de l'architecture, voir Georges Jean (1994).

destruction imminente.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.89). La présentation qu'en fait Raphaël montre un *locus amoenus*, un asile arboré, «un village de terre rouge», dont la poésie se dévoile dans le pastiche du vers de Valéry: «[...] les toits de tuiles où marchent les colombes», dominé par «une haute tour carrée, rose et dorée dans la lumière de soir», élue par des oiseaux symboles de paix, d'amour, –les colombes, les tourterelles» –, et porteuse des signes de renaissance: «les nids de martinets» (LE CLÉZIO, 2006a, p.91). Mais soulignons l'effet de leurre de cette écriture poétisée, car l'évacuation du site révélera un lieu plus proche d'un «camp de gitans déserté» (LE CLÉZIO, 2006a, p. 209) et de «pauvres hères, plutôt des clochards que les habitants du village arc-en-ciel [...]» (LE CLÉZIO, 2006a, p. 211). Le grand propriétaire qui convoitait les biens de Campos en sera pour ses frais lorsqu'il découvrira que la magie de Campos procédait de son idéal utopique, non de ses richesses matérielles.

La géographie humaine d'*Ourania* présente ainsi en coupe divers aspects sociologiques du Mexique contemporain. La réalité brutale et cynique du libéralisme économique est confrontée, dans un lieu chargé d'histoire⁶, à deux utopies qui la contestent et réitèrent les tentatives, récurrentes dans la région, d'instauration d'une société plus juste, moins aliénante. Mais dans leur superbe isolement, ces communautés ignorent les zones d'exclusion: «on pouvait très bien vivre dans la vallée sans se soucier de ce *no man's land* du vice et de la pauvreté» (LE CLÉZIO, 2006a, p.104), est-il écrit à propos de la «Zone rouge». Cette structuration induit une parole sur l'utopie: loin de la fuite d'une réalité inique dans un monde fantasmé, l'utopie leclézienne est politique en ce qu'elle s'installe au cœur même de la cité pour en dénoncer les injustices, résister aux violences ou à la médiocrité du présent et expérimenter par l'imaginaire des contre-modèles. L'existence en un même lieu d'une double utopie et l'effet de dialogisme qu'elle induit réactualisent de fait la double orientation du mouvement de mai 1968 (LEGOFF, 2008)⁷, ce temps où l'action se voulait sœur du rêve: l'une politique, influencée par la théorie marxiste-léniniste, qui dénonce avec vigueur les dérives de la société capitaliste et de consommation, l'autre plus individualiste, porteuse de nouvelles aspirations éthiques, écologiques et culturelles.

Le roman de Le Clézio répond à la double vocation critique et messianique de l'utopie. Et c'est en quoi il a pu être qualifié de «beau roman politique et désenchanté» (GABRIEL, 2006, p.69). L'auteur situe son histoire dans les années 1980 au temps de l'expansion sans complexe du capitalisme américain et à l'ère reaganienne, lorsque les États-Unis, partis en croisade contre «L'Empire du mal»

⁶ Les quartiers pauvres sont associés aux grandes révoltes, celle des Dorados de Pancho Vila ou des soldats Cristeros, qui marquèrent le Mexique au début du XXe siècle.

⁷ Sur mai 1968 dans l'œuvre de Le Clézio, voir M. Salles (2006).

(L'URSS), deviennent «les centurions du monde»⁸ et combattent agressivement ceux qui, en Amérique latine particulièrement, se réclament de l'idéologie marxiste. Confirmant notre thèse d'un auteur qui élargit l'horizon de ses livres à l'histoire mondiale (SALLES, 2006), *Ourania* nous plonge en pleine guerre civile au Salvador. Le roman juxtapose ainsi une dénonciation virulente du cynisme des hyperpuissances capitalistes et de tous leurs adjuvants, et un débat complexe et nuancé sur la révolution.

Le procès des «Géants»

Dans *Ourania*, Les «Géants» que fustigeait le roman leclézien de 1973 portent les noms des grandes usines de congélation et des fabriques de confitures dont le héros énonce lors de sa conférence la «litanie accusatrice et monotone» (LE CLÉZIO, 2006a, p.80). Pour répondre aux exigences des firmes capitalistes, la Vallée a troqué la diversité de ses cultures pour une monoculture de la fraise dont les noms des différentes variétés dessinent sur la page le «corridor» de cette vallée prospère.

Le procès de la propriété privée et de la jouissance égoïste est une constante des utopies: «On ne louera jamais assez», écrit Cioran (2005, p.114), «[...] les utopies d'avoir dénoncé les méfaits de la propriété, l'horreur qu'elle représente, les calamités dont elle est cause» – et particulièrement l'exploitation cynique des plus faibles. Sur le ton de la plus vigoureuse indignation, l'orateur dresse un réquisitoire contre «les propriétaires terriens qui puisaient leur or dans la terre noire, dans la sueur des *peons*, dans la douleur des petits doigts des enfants que l'acide des fraises ronge jusqu'au sang, jusqu'à faire tomber leurs ongles» (Le CLÉZIO, 2006a, p.80). Le héros de la fiction relaie ici la voix de Le Clézio (1997b, p.6) qui, dans le texte accompagnant les photographies du livre *Enfances*, évoquait déjà le martyr des enfants mexicains requis pour «récolt[er] les fraises parce qu'ils sont petits et que leurs doigts vont plus vite pour cueillir les fruits». Le goût clinquant, le luxe tapageur de «ces nouveaux riches incultes» qui «[...] louaient le temps d'un week-end des avions entiers pour aller faire leurs courses en famille à Miami» (LE CLÉZIO, 2006a, p.190) inspirent le sarcasme. Mais, écrit en 2006, ce roman dépasse la vulgate marxiste de la lutte des classes pour dénoncer l'extension mondiale du modèle capitaliste, illustrée par la juxtaposition des voitures, «[...] les quatre par quatre, les SUV, les pick-up Ford, Toyota, Nissan.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.58). Plus que des individus, c'est tout un processus économique et social, perçu comme un mécanisme inéluctable, qui est mis en procès. Dans ce contexte,

⁸ Obtenu dans un entretien avec Le Clézio dans le programme Charivari sur la radio France Inter, le 4 mai 2006. La mention de ces événements invalide la date des «années 60» proposée par B. Thibault (2009, p. 209). Reagan a été Président des États-Unis de 1981 à 1989 et la Guerre civile au Salvador a duré de 1980 à 1982; Mgr Romero est assassiné le 24 mars 1980.

les grands propriétaires mexicains ne sont guère que «[...] des paysans enrichis, un maillon faible et remplaçable dans la longue chaîne de la dépendance économique.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.59). Des alliés objectifs parmi d'autres. Retrouvant les accents de Voltaire pour établir la chaîne des responsabilités dans l'établissement et le maintien du système esclavagiste (*Candide*), Le Clézio persifle en dressant la liste des profiteurs cyniques de la paupérisation de certaines catégories sociales, de l'exploitation sexuelle des femmes et des enfants dans les pays émergents, les fils parvenus des anciens *hacendados* bien sûr, mais aussi les touristes européens, américains:

Moi, j'ai toujours détesté le tourisme voyeur, ces incursions des petits-bourgeois des beaux quartiers dans les bidonvilles et les allées à putes des zones de misère. Les gosses du Texas et de la Californie qui vomissent chaque printemps leur dernière année de lycée dans les bars de Juarez, de Nogales, de Tijuana. Les touristes quinquagénaires venus d'Italie, de France, de Suisse pour tenter leur chance dans les pays imaginaires où ils espèrent que leur fric pourra leur permettre d'acheter la petite fille ou le jeune garçon qu'ils ont rêvé de violer dans leur ville. Ou simplement ces écrivains qui croient qu'un verre de bière bu sur la table d'un tripot, dans l'air alourdi, dans le fracas des autocars dégingués, et la musique éraillée d'un juke-box à Cuba, à Manille, à Tegucigalpa, c'est ça, *la vie*. (LE CLÉZIO, 2006a, p.104-105).

«Ces lignes ne sont pas d'un vieux sage lénifiant, mais d'un jeune salutairement demeuré en colère», commente fort justement Isabelle de Montvert-Chaussy (2006).

À l'extrémité de cette «chaîne de la dépendance économique» se trouvent les victimes: les femmes exploitées dans les champs et les usines de congélation, les enfants qui travaillent à la décharge ou dans les plantations de fraisiers, les proies du commerce sexuel, les populations particulièrement exposées aux fléaux sociaux dans les pays pauvres: «des femmes battues et abandonnées, [...] la drogue, [le] sida qui faisait des ravages dans le quartier populaire de San Juan» (LE CLÉZIO, 2006a, p.136). Victimes dont la défense motive et justifie à l'époque l'action des révolutionnaires, au Salvador, au Nicaragua.

La mise en cause du mythe de la révolution

Révolution et utopie vont de pair en ce qu'elles ont la même ambition de changer le monde. Mais il n'est pas rare que le projet utopique à la base d'une révolution dégénère en raideur idéologique. La mention de la guerre civile salvadorienne inspire dans *Ourania* des pages dialogiques du plus haut intérêt sur l'action révolutionnaire. Hector, un révolutionnaire salvadorien en exil, Dahlia Roig, sa maîtresse portoricaine, en rappellent les faits marquants. Tout d'abord, l'affrontement violent entre les mouvements de guérilla d'inspiration marxiste-

léniniste unifiés dans le Front de Libération Nationale Farubundo Marti (FLNM), et les «escadrons de la mort», groupes d'extrême droite, soutenus par la Junte au pouvoir et responsables de l'assassinat de l'évêque Oscar Arnulfo Romero qui avait publiquement demandé aux Américains de ne plus livrer d'armes au gouvernement salvadorien. Ils évoquent ensuite le massacre de Chatalenango (1981-1982) au cours duquel nombre d'enfants furent enlevés à leurs parents, et dont le jeune Indien qui accompagne Hector est sans doute un rescapé. Le texte mentionne également le contexte international. D'un côté, la croisade reaganienne contre «l'Empire du Mal» a conduit les États-Unis à soutenir activement la répression contre les mouvements révolutionnaires, par la fourniture d'armes ou «les opérations secrètes de la CIA» (GAUDICHAUD, 2005). De l'autre, pour résister à cette institution des États-Unis en gendarmes du Monde, les présidents Mitterand et Portillo ont signé, le 28 août 1981, une déclaration sur le Salvador, reconnaissant le statut de forces politiques représentatives au FMLN et au Front Démocratique Révolutionnaire (FDR), et donc le droit pour ces formations de participer aux négociations en vue d'une solution politique au conflit salvadorien. Mais par-delà l'inclusion de l'information historique, l'affrontement des personnages conduit à la réflexion idéologique sur l'efficacité de l'action révolutionnaire.

Dans le roman, les révolutionnaires sont incarnés par des personnages mêlés à la fiction. Le héros narrateur qui fustigeait l'impérialisme américain et ses valets, vilipende avec la même force «[...] ces soi-disant révolutionnaires dépassés par le temps, qui refaisaient le monde à l'abri de leur asile doré, proclamaient des anathèmes contre ceux qui étaient restés au pays, signaient des ordres d'expurgation, mais qui étaient incapables de s'occuper de leur propre famille». «Ils manquaient de lucidité et de compassion» (LE CLÉZIO, 2006a, p.100), est-il ajouté. Tel apparaît Hector, ce révolutionnaire de salon, plus brillant en paroles qu'en actes, pris dans ses contradictions entre son mépris du modèle de vie bourgeois et le profit qu'il en tire – «il campe dans l'asile doré» que lui offre Don Chivas au cœur du quartier riche de la ville –, entre son éloquence révolutionnaire et ses poses de «crooner». Il est possible, certes, d'expliquer la violence de ces propos qui reprennent en partie ceux de la *doxa* contre-révolutionnaire par une situation romanesque qui fait de l'énonciateur un rival éconduit, peut-être jaloux, lequel avoue d'ailleurs ne rien pouvoir «[...] comprendre à l'histoire récente de l'Amérique latine, ce mélange de comédiens et de tragédiens.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.118).

Cayetano, le véritable révolutionnaire dirigeant le FMLN, caché dans la forêt du côté de Chatalenango, est présenté comme «[...] un vrai révolutionnaire, pur et dur, formé au combat de rue, indifférent aux honneurs, à l'argent, à la mort» (LE CLÉZIO, 2006a, p.115): une caractérisation ambiguë qui pointe l'inhumanité du personnage. Dahlia Roig fait figure de «pasionaria», animée d'une authentique

haine de classe pour ces nouveaux riches qui, le soir, se déversent dans la ville. Elle voue une admiration sans réserve à la figure «saint-sulpicienne du Che», non celui de la photo de Korda «[...] qu'on trouve sur tous les T-shirts du monde, mais le Che dans la *selva* bolivienne, quelques semaines avant sa mort, le visage mangé de barbe, les habits froissés, l'air d'avoir dormi sur un banc de gare. Déjà marqué par son destin.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.113-114). Son engagement exclusif en faveur de la révolution «pure et dure» la rend sectaire à l'égard de toute autre forme d'action – «l'écologie l'exaspérait» – (LE CLÉZIO, 2006a, p.82) et la mène à des appréciations hâtives et manichéennes. Reprenant les clichés appliqués en 1968 par les communistes orthodoxes aux jeunes qui firent l'expérience du retour à la terre, elle perçoit les gens de Campos comme «des aristocrates, des artistes», des «bobos» avant l'heure, nantis et protégés, qui courent l'aventure sans risques: «[...] ils ont toujours une maison et la table garnie [...]» (LE CLÉZIO, 2006a, p. 213). Elle oppose de même les enfants exilés de Campos aux véritables proscrits de la planète:

[...] les enfants palestiniens de Beyrouth, dans les camps, les enfants de Calcutta, de Manille, les enfants de chez moi à San Juan, les enfants des prostituées qui meurent du sida, les enfants de Nogales qui vivent dans les égouts pour passer de l'autre côté et que les policiers chassent comme des cafards... (LE CLÉZIO, 2006a, p.213-214).

Et c'est au narrateur qu'il revient de combattre cette antithèse simpliste entre «les bons et les bons à rien» et de rappeler que «le rêve d'un monde meilleur» des gens de Campos «[...] n'enlevait rien aux autres, aux gosses des Parachutistes de la lagune d'Orandino, aux petits fossoyeurs de la montagne qui fume à côté de San Pablo.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.214). Mais c'est Dahlia qui prend passionnément la défense d'Oscar Arnulfo Romero, «[...] la voix des sans voix, l'homme qui parlait pour ceux que l'Eglise aurait dû protéger, les oubliés, ceux que les riches et les puissants traitent en ennemis.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.134). Elle rend hommage à la générosité et à l'humanisme de ses prêches qui appelaient à la fin de la répression, à la paix, à la réunification des Salvadoriens par-delà les clivages politiques, rappelant ainsi l'engagement d'une partie de l'Église dans les luttes d'émancipation en Amérique latine. Notons que la remarque concernant ces révolutionnaires «dépassés par le temps» inscrit l'écart temporel entre le temps de la fiction et celui de l'écriture. Car si, pour le narrateur qui lorsqu'il écrit⁹ a connu «l'effondrement des méta-récits» (LYOTARD, 1979), le modèle de la révolution socialiste paraît obsolète, il était loin de l'être au temps de la diégèse, dans les années 80, pour les militants d'Amérique latine et même pour Reagan qui le combattait avec tant d'énergie.

⁹ La date fictive est 2009.

Hector, le Salvadorien, est invité à l'Emporio pour faire une conférence intitulée «Révolutions», un pluriel qui, outre le lien qu'il instaure avec le précédent roman de Le Clézio, introduit une perspective plus historique qu'idéologique. L'échange qui s'instaure entre le géographe français, le militant révolutionnaire et l'historien Don Chivas présente une argumentation dialogique. Trois personnalités, trois points de vue problématisent la question de la révolution politique, Daniel défend une conception éthique de la révolution liée à une réaction affective d'indignation devant la misère et l'exploitation. Il pose une question sous-tendue par une conception guévariste de la Révolution qui ne doit pas imposer de l'extérieur un modèle préfabriqué, mais trouver le mode d'action capable de répondre à la situation de chaque pays: «Est-ce que tu es venu porter ici la lame de la révolution?» «La solennité de la question» induit la réponse, docte et pragmatique: «Ami, tu dois savoir que la révolution ne se fait pas avec des sentiments, même si ce sont de bons sentiments.» (LE CLÉZIO, 2006a, p. 117). L'autosatisfaction de l'historien concernant le rôle précurseur du Mexique dans la pratique révolutionnaire au XXe siècle – «[...] la révolution, la lutte armée, les nationalisations et même le soulèvement indigène au Chiapas [...]» –, et qui *a priori* le dispense de toute «leçon» politique, inspire cette remarque lucide, frappée au coin du bon sens concernant un pays qui a «institutionnalisé» le parti révolutionnaire: «Un siècle, c'est vite passé. Un jour on se réveille et on a un siècle de retard.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.117). La fragilité des acquis de la révolution est d'ailleurs mise en lumière par l'aisance avec laquelle des spéculateurs peu scrupuleux détournent les «[...] lois révolutionnaires qui octroient les lopins inoccupés aux paysans sans terre.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.127). Ainsi «les Parachutistes» de la Zone sont-ils manipulés par l'avocat Aranzas pour favoriser l'ordre d'expropriation qui lui permettra de «racheter leurs lots contre un petit pécule qu'ils ne pouvaient pas refuser.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.127). C'est aussi de cette manière, avec l'aide de ces pauvres hères, qu'Aranzas mettra la main sur le site de Campos après l'exclusion de la communauté. Une question rhétorique souligne la fragilité des révolutions: «Une révolution chasse l'autre, n'est-ce pas?» (LE CLÉZIO, 2006a, p.197).

La conviction n'est pas une garantie d'efficacité. Le temps de son plaidoyer, Dahlia a ranimé la figure de l'évêque assassiné, porté sa parole qui vaut aussi pour les opprimés de la Zone. Mais, très vite, le narrateur a conscience qu'il ne s'agit là que d'un jeu verbal, bien inopérant face à la puissance «irrésistible» de l'économie mondialisée que représente, à la fois métaphore et métonymie, l'image monstrueuse du serpent à deux têtes: «[...] le long serpent de métal qui enserrerait la ville au bruit de ses moteurs et de ses klaxons, aux coups de ses basses décuplées par les haut-parleurs, dont un des appendices avancerait le long des jardins de la Zone, et l'autre glisserait pour se perdre sur la route des volcans.» (LE CLÉZIO, 2006a, p.137).

Si le texte de *Le Clézio* semble renvoyer dos à dos la violence de la domination capitaliste et le mythe de la révolution de type marxiste, il ne se limite pas à ce volet critique et polémique. Comme toutes les utopies, il offre des contre-propositions. S'inspirant des pratiques des sociétés amérindiennes et aussi de modèles plus récents comme la communauté de Lanza del Vasto, il présente d'autres choix de vie possibles à l'échelle d'une communauté réduite, mais disparate. Et c'est là une originalité car les communautés utopiques sont le plus souvent homogènes et se protègent des influences extérieures. L'utopie concerne tous les domaines de la vie quotidienne: le rapport au pouvoir, au savoir, au travail, au temps, à la famille et à la sexualité, à l'écologie. Sujets authentiquement politiques au sens noble du mot (gestion de la cité) que le format de cet article ne me permet pas toutefois de développer. Mais, l'auteur qui connaît l'échec des utopies réalisées – des tentatives icariennes de Cabet ou «familistériennes» de Godin aux États-Unis, au fiasco de la communauté anarchiste de la Cécilia¹⁰ au Brésil et à la faillite du communisme en Union Soviétique et en Europe de l'Est –, voue également ses deux utopies à la disparition. Les sanctions narratives, toujours porteuses d'«effet-idéologie» (HAMON, 1984), confirment ce pessimisme politique après «[...] un siècle qui résonne encore du fracas de la chute des vraies utopies.» (GARCIN, 2006, p.88). En 2009, date de l'épilogue, le militant révolutionnaire d'hier s'est mué en un anthropologue, en observateur de la société, l'Indien de Chatalenango est sans doute devenu «chauffeur de taxi» et Raphaël nourrit le piètre projet d'aller vendre sur les marchés des jouets en plastique fabriqués par les Chinois! Quant à l'engagement de Dahlia dans une cause humanitaire qui la conduit à recueillir les égarés, les oubliés et surtout les enfants des sidéens, à l'instar de Rosa, l'une des «Trois aventurières» de *Cœur brûle et autres romances* (LE CLÉZIO, 2000a), il rejoint celui du conseiller Anthony Martin. La semence de l'utopie ne s'est pas perdue, mais la militante puriste a renoncé à l'idée de la révolution internationale. Il n'y a pas de projet alternatif dit le texte: «la révolution tant attendue n'aura pas lieu» (LE CLÉZIO, 2006a, p.282) et l'île paradisiaque est une chimère. On ne peut guère être que des médecins (Camus) et des «guetteurs de rêves» (Benjamin), à l'instar des fondateurs de l'Emporio et de Campos, car le désir et la quête insatiables sont le fondement même de la condition et de l'action humaines.

L'utopie leclézienne ou les pouvoirs de la littérature

Le début du livre et l'épilogue rappellent la dimension fortement idiosyncrasique de l'utopie littéraire et en particulier les sources autobiographiques de cette fiction: «J'ai rêvé moi-même de ce pays d'Ourania quand j'étais enfant. J'ai souvent pensé qu'il fallait mettre ce rêve sur le compte de l'enfermement que j'ai subi pendant la période de la guerre et de l'après-guerre [...]» (LE CLÉZIO, 2006c, p.87). Dans

¹⁰ Cf. La Cecilia (1976).

ce même entretien, l'auteur, qui dit avoir fait un séjour à L'Arche, la communauté de Lanza del Vasto, donne aussi ses sources livresques, particulièrement *L'Utopie* de Thomas More, soulignant la proximité entre l'époque contemporaine et celle du fondateur de l'utopie littéraire: «Comme en son temps, cohabitent les plus grandes aspirations humanistes et les plus grands dévoiements, l'espoir d'une fraternité universelle, et la consolidation des castes et des intolérances.» (LE CLÉZIO, 2006b). Mais par-delà cette référence explicite, il est possible de percevoir en filigrane un intertexte beaucoup plus riche concernant l'utopie: Rousseau (*Le Contrat social*, *Emile*), les «Troglodytes» de Montesquieu, *Candide* de Voltaire, *Le Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot (pour une sexualité sans tabous), Swift pour le langage, *L'Abbaye de Thélème* de Rabelais et *Libres enfants de Summerhill* d'O'Neill à propos de l'éducation¹¹.

Interrogé sur les raisons d'écrire une utopie, l'auteur avoue son goût pour «les histoires d'amour impossible» (LE CLÉZIO, 2006d). Et en effet, comme chaque utopie, l'Emporio et Campos contiennent le germe de leur destruction. L'Emporio est miné par le corporatisme et les conflits de pouvoir, fragilisé par la faiblesse de son dirigeant qui s'est épris d'Ariana Luz, cette «Malinche» moderne qui profitera de ses sentiments pour le trahir. L'institution ne peut survivre sans le mécénat des grandes puissances économiques, ce qui conduit à des arrangements et à des concessions dommageables: Thomas Moïses renonce par exemple à l'enquête sur la Zone pour ne pas déplaire à ses riches protecteurs. Campos a également son talon d'Achille en la personne d'Efraïn qui s'est réfugié à Campos pour se protéger de la police plus que par conviction et qui ne se plie pas à la discipline de la communauté, apportant le doute et le désordre. Aucune de ces communautés ne peut échapper totalement à la puissance de la société qui les entoure. Le danger s'inscrit dans l'espace, dans cette zone habitée par les «parachutistes» que manipulent les grands propriétaires, prêts à s'abattre comme des prédateurs sur le territoire de Campos. Il réapparaît aussi chaque soir quand les fils de la bourgeoisie reconquièrent brutalement, pour leurs plaisirs, la vieille ville inconfortable qu'ils ont abandonnée aux membres de l'Emporio. «Aux portes de Campos sévissent les plus grandes turpitudes et les plus grandes aliénations», observe Jean-Claude Lebrun dans sa recension du livre pour le journal *L'Humanité* (2006). Le constat est sans concession. L'expérience désastreuse de l'île de la Demi-Lune¹² qui les laisse affamés et en loques démythifie le symbolisme de l'île déserte comme «point de départ d'une vie nouvelle» (DELEUZE, 2002). La leçon est claire, elle rejoint celle de *L'Extase matérielle* (LE CLÉZIO, 1967, p.63): «on ne peut se démettre».

¹¹ O'Neill était au Mexique en 1968. Le Clézio a donc pu le rencontrer. Sur le réseau intertextuel en général dans Ourania, voir Isabelle Constant (2009).

¹² Bruno Thibault a relevé au début d'Ourania plusieurs liens avec le roman de Juan Rulfo, Pedro Páramo. Notons que le toponyme de la «Media Luna» figure également dans les premières pages de ce livre.

Le grand échec de ces utopies est aussi de ne pas savoir se préoccuper de la misère réelle des habitants de la Zone: ces derniers deviennent un objet d'étude pour les intellectuels de l'Emporio et les rêveurs de Campos, dans leur repli, les ignorent. Ni les uns ni les autres n'ont réussi à changer le monde. Lili réagit à cette impuissance en se préparant à rejoindre, faute d'une autre perspective, le «rêve américain», «un rêve revu à la baisse », écrit justement Jean-Claude Lebrun (2006).

En choisissant d'inscrire L'Emporio et Campos dans le monde réel contemporain, Le Clézio se démarque de l'utopie comme fuite et se détourne de la fantasmagorie. Tandis que Thomas More avouait «n'entretenir aucun espoir sur la mise en œuvre»¹³ de son projet de société, le narrateur d'*Ourania* se réjouit que ce pays idéal et merveilleux dont il rêvait enfant, pour échapper au confinement et aux atrocités de la guerre, «ait existé», ne fût-ce qu'un temps, et «d'en avoir été le [...] témoin [...]» (LE CLÉZIO, 2006a, p.283). Dans un entretien privé avec Jacqueline Dutton (2003, p.281), l'auteur affirmait penser «l'utopie réalisable» après l'expérience, relativement durable¹⁴, de Santa-Fe de La Laguna. Et n'est-ce pas cette croyance chevillée à l'âme du lauréat du Prix Nobel qui l'a incité à créer la Fondation pour l'Interculturel et la Paix, actualisant ainsi les aspirations éthiques dont son œuvre est porteuse?

Paradoxalement, «l'écriture du désastre» notée par Bruno Thibault (2009) ne consent pas à la désespérance et à la grisaille dans l'air du temps. En ce début de XXI^e siècle, la désillusion consécutive à l'échec des utopies pratiquées, après la chute du Mur de Berlin, conduit au scepticisme ou au catastrophisme démobilisateurs, voire au rejet inquiétant des valeurs essentielles inhérentes à l'utopie: la justice, l'égalité, le respect de l'autre et la liberté de l'homme de prendre en main son devenir. Or, observe avec raison Claudio Magris (2001, p.14),

[...] la fin du mythe de la Révolution et du Grand Soir devrait au contraire donner une force concrète aux idéaux de justice que ce mythe avait exprimés avec puissance, mais pervertis en les absolutisant, et en les instrumentalisant ; elle devrait permettre de les poursuivre avec plus de patience et de ténacité, donc plus de probabilités de les réaliser, dans cette mesure relative, imparfaite et perfectible qui est la mesure de l'homme.

Malgré les échecs et les déceptions, *Ourania* presse le lecteur de garder vivants les rêves d'utopie de son enfance ou de sa jeunesse. Il est rassurant que la littérature «la seule forme de jeu possible» pour Le Clézio (2000b), puisse introduire dans la réalité «la lame» de l'imagination, de l'espérance collective, de l'exigence d'un

¹³ Cf. Paul Ricoeur (1997).

¹⁴ Dans cet entretien Le Clézio affirme que «[...]la vie des Indiens de Santa Fe de la Laguna est encore en partie organisée selon les principes édictés par le premier évêque de Michoacán». (DUTTON, 2003).

monde plus juste, plus harmonieux. La littérature se dote alors de ce pouvoir que décrit avec force Stig Dagerman (2006, p.21):

Et mon pouvoir est redoutable tant que je puis opposer la force de mes mots à celle du monde, car celui qui construit des prisons s'exprime moins bien que celui qui bâtit la liberté. Je sais que les rechutes dans le désespoir seront nombreuses et profondes, mais le souvenir du miracle de la libération me porte comme une aile vers tout ce qui me donne le vertige: une consolation qui soit plus qu'une philosophie, c'est-à-dire une raison de vivre.

La lucidité désenchantée n'est-elle pas, comme le suggère Claudio Magris (2001), la forme la mieux adaptée à notre époque de l'espérance? «Guetter» les rêves, nous rappelle Le Clézio, c'est naturellement espérer qu'ils se réalisent et qu'advienne «la vie future dans l'homme requalifié» (CHAR, 1967), mais c'est aussi garder à l'esprit la nécessité de les surveiller pour éviter qu'ils ne tournent au cauchemar.

SALLES, M. An historic and politic reading of *Ourania* by J.M.G. Le Clézio. **Itinerários**, Araraquara, p.127-142, n.32, Jan./June, 2011.

■ **ABSTRACT:** *Paradoxally, Le Clézio, writes Ourania, a utopian novel, when this kind of fiction seems quite obsolete after the failure of the communist utopia in URSS and Eastern Europe. He doesn't however imagine an abstract «brave new world». His «no where» is a «now here»: his fiction takes place in contemporary Mexico, in 1980, during Reagan's presidency and Civil War in Salvador. My purpose is to show the ethical and political effects upon the vision of utopia of this choice of a real geographical, economical and historical context. Between dream and reality, Le Clézio's humanist utopia tells that litterature has the power to withstand desillusion.*

■ **KEYWORDS:** *Utopia. History. Capitalism. Revolution. Desillusion. Power of litterature.*

REFERENCES

AUGÉ, M. «En panne d'avenir» in Les utopies d'aujourd'hui. **Le Nouvel Observateur**, Paris, n.59, p.10, juil./août. 2005.

BORGES, J. L. **Fictions**. Paris: Gallimard, 1988.

CAVALLERO, C. Le roman de l'utopie. _____. **Le Clézio, témoin du monde**, Paris: Calliopées, 2008. p.311-330.

CHAR, R. À la santé du serpent XXVI. _____. **Fureur et mystère**. Paris: Gallimard, 1967. p.194-199.

CIORAN. **Histoire et utopie**. Paris: Gallimard, 2005. (Folio-essais).

LA CECILIA. Directeur: Jean-Louis Comolli. Scénariste: Jean-Louis Comolli, Marianne di Vertimo, Eduardo de Gregorio. [s.n.]: Filmoblic; Saba-Ciné, 1976. 113 min. Sonore em couleurs.

CONSTANT, I. Les références utopiques dans Ourania. **Interlignes**, Toulouse, p.103-113, 2009. Numéro spécial.

DELEUZE, G. **L'île déserte et autres textes**: textes et entretiens, 1953-1974. Paris: Minuit, 2002.

DAGERMAN, S. **Notre besoin de consolation est impossible à rassasier**. Traduit par Philippe Bouquet. Arles: Actes Sud, 2006.

DUTTON, J. **Le chercheur d'or et d'ailleurs**: l'utopie de J. M. G. Le Clézio. Paris: L'Harmattan, 2003. (Utopies).

GABRIEL, F. Le Clézio et la cité utopique. **Les inrockuptibles**, Paris, n.553, p.69, 15 févr. 2006.

GARCIN, J. «Voyage en utopie», un entretien avec J. M. G. Le Clézio. **Le Nouvel Observateur**, Paris, n.2152, p.86, 2-8 févr. 2006.

GAUDICHAUD, F. **Operación Cóndor**: notas sobre el el terrorismo de Estado en el Cono Sur. Madrid: SEPHA Edición, y Diseño, 2005.

HAMON, P. **L'Effet-idéologie**. Paris: PUF,1984.

JEAN, G. **Voyages en utopie**. Paris: Gallimard, 1994.

LE CLÉZIO, J.-M. G. **Ourania**. Paris: Gallimard, 2006a.

_____. Rencontre avec J. M. G. Le Clézio, a l'occasion de la parution de Ourania. [jan./févr. 2006]. Intervieweur: Jean-Noël Mouret. **Le Bulletin Gallimard**, [S.l.], n.461, jan./févr. 2006b, p.9.

_____. Voyage en utopie, un entretien avec J. M. G. Le Clézio. [2-8 févr. 2006]. Intervieweur: Jérôme Garcin. **Le Nouvel Observateur**, Paris, n.2152, p.87-88, 2-8 févr. 2006c.

_____. **Cœur brûle et autres romances**. Paris: Gallimard, 2000a.

_____. Écrire est un jeu. [01 oct. 2000]. Intervieweur: Sébastien Le Fol. **Le Figaro**, Paris, p.37, 01 oct. 2000b.

_____. **La fête chantée**. Paris: Gallimard, 1997a. (Promeneur).

_____. **Enfances**. Montreuil: Enfants Réfugiés du Monde, 1997a.

_____. **L'extase matérielle**. Paris: Gallimard, 1967.

LEBRUN, J.-C. L'utopie dégradée. **l'Humanité**, Paris, p.22, 23 févr. 2006.

LEGOFF, J.-P. **Mai 68, l'héritage impossible**. Paris: la Découverte, 1998.

LYOTARD, J.-F. **La condition postmoderne**. Paris: Les Éditions de Minuit, 1979. (Critique).

MAGRIS, C. **Utopie et désenchantement**. Traduit par Jean et Marie-Noëlle Pastureau. Paris: Gallimard, 2001. (L'Arpenteur).

MONTVERT-CHAUSSY, I. de. Après l'Eden. **Sud-Ouest Dimanche**, Bordeaux, p.11, 19 févr. 2006.

RICOEUR, P. **L'idéologie et l'utopie**. Paris: Seuil, 1997. (Couleur des idées).

SALLES, M. **Le Clézio, notre contemporain**. Rennes: PUR, 2006.

THIBAUT, B. L'utopie et l'écriture du désastre. _____. **J. M. G. Le Clézio et la métaphore exotique**. Amsterdam: Rodopi, 2009. p.207-221.

Recebido em 09/09/2010

Aceito em 02/02/2011

